

Coeurs ouverts et portes closes

Commentaire critique

DPJ de Guillaume Sylvestre

Nicolas Gendron

Volume 35, numéro 4, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86541ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2017). Compte rendu de [Coeurs ouverts et portes closes : commentaire critique / DPJ de Guillaume Sylvestre]. *Ciné-Bulles*, 35(4), 21–21.

DPJ de Guillaume Sylvestre

Cœurs ouverts et portes closes


NICOLAS GENDRON

Qu'il jette un œil aux fourneaux de Martin Picard et de Normand Laprise (**Durs à cuire**) ou s'invite dans une classe multiethnique d'Outremont (**Secondaire V**), le documentariste Guillaume Sylvestre aime être dans le feu de l'action. Et son penchant pour tout ce qui est matière à débat public est manifeste, de la culture autochtone antimiséraliste (**Sauvage**) à la passion interdite (son unique fiction, **1^{er} Amour**), en passant par la peinture floridienne de millionnaires québécois décomplexés (**Le Prix du paradis**). Même si sa caméra paraît nerveuse par moments, il ne craint pas d'embrasser un même sujet sur plusieurs mois, pour mieux contourner le discours officiel et en révéler les aspérités. Ayant plus d'une fois annoncé publiquement les couleurs de ses prochains projets, comme pour éviter de s'en défilier, on s'étonnait que Sylvestre veuille tenter une incursion dans les coulisses de la Direction de la protection de la jeunesse: la DPJ allait-elle lui donner son autorisation? C'est maintenant chose faite, dans son documentaire le plus abouti.

La DPJ intervient au Québec lorsque l'environnement familial d'un enfant lui est néfaste (abandon, négligence, abus, etc.) ou lorsque l'enfant lui-même est la source du « problème ». Mais encore faut-il qu'il y ait signalement. Le film s'ouvre d'ailleurs sur des téléphonistes chargés de les recueillir—rien de joyeux, le ton est donné—et de relayer l'information aux autorités en place. Loin des gros sabots du journaliste Paul Arcand qui, avec **Les Voleurs d'enfance** en 2005, voulait dénoncer, entre autres, les failles administratives de la Loi sur la protection de la jeunesse, le réalisateur n'agit jamais en porte-parole d'un camp ou de l'autre, présentant sans parti pris les intervenants de la DPJ, les parents pris en faute et les enfants en détresse. Il se tient derrière sa caméra, floutant l'image au bon moment, souvent à la dernière seconde, puisqu'avant sa majorité, « aucun parent, parent adoptif ou membre de la famille d'un jeune sous la tutelle de la DPJ ne peut être identifié ». Si ces raisons de confidentialité semblent évidentes, les frontières de l'intimité, elles, sont définitivement plus poreuses.

Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il faille verser dans le voyeurisme, et jamais Sylvestre ne cède à la tentation de transformer ceux et celles qu'ils filment en personnages,

n'ayant souvent que leur voix discordante ou un gros plan de leurs mains en supplique pour les identifier. C'est donc une certaine idée de la relation d'aide qui est mise en valeur, tandis que les aspects plus techniques, entre autres dans la judiciarisation des divers dossiers, sont relégués au second plan. À cette « enfant de la DPJ » qui voudrait éviter que son garçon ne revive le même enfer, un employé laissera tomber cette phrase révélatrice: « J'aimerais ça être votre intervenant, mais je suis l'intervenant de Nathan. » L'enfant est au centre de tout, même si l'adulte donne souvent l'impression de n'avoir pas su grandir lui non plus.

Le regard se tourne tantôt vers les centres jeunesse, où une ado confie à son éducatrice qu'elle ne pense pas savoir ce que c'est que l'affection, tantôt vers un milieu familial qui part en vrille et où les mots semblent impuissants à calmer les tensions. De part et d'autre, malgré quelques tentatives plus qu'humaines de sauver les apparences, l'heure est à la franchise la plus désarmante. « Penses-tu que j'ai du plaisir en fuguant? », demande l'une. « Pour eux, on est un échec dans leur vie », admettent les autres, parfois à bout de ressources devant l'innommable. Les jouets traînent sous l'escalier, pendant qu'une licorne en peluche provoque un sourire à l'arraché. Dans ces fragments de vie qui se superposent sans jamais s'annuler, l'essentiel affleure et vous remue l'enfance, plus ou moins oubliée. Une mère écrit à « son p'tit bonhomme » qu'elle ne reverra pas de sitôt; un garçon veut parler à la sienne avant qu'il ne soit trop tard. Entre ces deux mondes, une caméra qui ne juge rien ni personne, comme un tunnel inespéré sous la douleur qui gronde. (Présentation aux RIDM; sortie prévue: 1^{er} décembre 2017) 



Québec / 2016 / 116 min

RÉAL., SCÉN., IMAGE ET SON Guillaume Sylvestre **MONT.** Yves Chaput **PROD.** Renée Claude Riendeau **DIST.** Les Productions Lustitia